

*Saham s'èbroue.*

*Le Dernier-Né se réveille.*

*Le monde tremble et vacille sur ses bases.*

*Les millénaires parlent et enfantent seuls l'Histoire.*

*Almenarc'h n'est plus.*

*Le Dieu Saash non plus.*

*La Pierre garde leurs feux sacrés dans ses entrailles voraces.*

*Le Dieu de nos cieux tremble et maudit ce qui par la Faute est déjà condamné.*

*Il rassemble ses forces, soufflète sur les braises éparses, mais, fils, dans le secret de ses coulisses, l'Ange de la mort caresse déjà chacun de vos fils !*

*L'Alchimiste*



## CHAPITRE I

# CARDANAPAK, L'HOMME DU SUD

Toute cette poussière. Ces montagnes de poussière charriées et poussées par les vents brûlants de Kar'Saham. Il faut être fou pour oser défier ce désert. Ainsi soit-il. Je dois être fou.

Le soleil disparaît derrière une dune, emportant dans un dernier éclat une ligne de crête parfaitement déserte. Ce n'est pas pour aujourd'hui. Je dois attendre. Mais que font-ils ? Voilà dix jours qu'ils devraient être revenus. Dix jours que monte ma crainte de les avoir perdus dans une tempête de sable. *« Ravitailleurs ! J'ai besoin de vous pour affronter les terres mortes de Kar'Saham ! »* Six lunaisons que nous préparons sans relâche cette traversée ! À enterrer vivres et eau à travers le désert ! *« Vous ne pouvez pas avoir échoué maintenant ! Campa ! Entends-moi par-dessus la tourmente, tu ne peux pas avoir échoué ! Toi seul sais repérer ton chemin en suivant la course du soleil et des étoiles ! »* Non. Ce serait une tragédie.

Un souffle tiède me caresse le visage. Un vent qui, à mesure que tombe la nuit, se mue en gifles cinglantes de froid. Je ne dois pas m'endormir. Tenir. Tenir coûte que coûte. Jusqu'à la fin de mon tour de garde. Je plaque un pan de ma tunique de Sawa pour qu'elle cesse de claquer, quand un mouvement retient mon attention. La fatigue, sans doute. Une plate plaisanterie de mon esprit vacillant. Mais non, là ! Une forme casse la courbe sinueuse de cette dune ! Elle défie l'immensité du ciel étoilé ! Un homme ! Deux ! Mes ravitailleurs ! Mes ravitailleurs sont de retour ! Je voudrais me précipiter à leur rencontre, appeler, crier ! Mais il faut rester discret. La région n'est pas sûre. D'ailleurs mes hommes se laissent glisser en silence dans la dernière pente de sable et s'arrêtent à quelques coudées du fleuve.

J'égrène entre mes doigts le fin tissu de ma tunique de Sawa, tout en observant les gestes de mes ravitailleurs. Ils se divisent en deux groupes et entreprennent de sonder les berges avec vigueur, à l'aide de longues tiges de bambou. L'un d'eux lève un bras. Je reconnais l'immense carrure de Campa-Hallak. Les autres accourent

et s'affairent aussitôt à mettre au jour les contours d'un assemblage de poutres des plus hétéroclites. Ce qui partout ailleurs paraîtrait l'œuvre d'un naufragé est ici crânement nommé... un radeau. Radeau qui, tout juste extirpé de son sable, est déjà poussé à l'eau. Oh ! triste spectacle ! Un sourire me réchaufferait presque le cœur ! À peine le fleuve touché que l'embarcation s'enfonce sous la surface ! Point par souci de discrétion, mais simplement car il est d'usage dans nos contrées de voir la fine fleur de la marine flirter ainsi avec les génies des mondes sous-marin.

Les hommes ne paraissent aucunement gênés par le comportement de leur embarcation, ils grimpent dessus en toute hâte, avant de se laisser emporter par le courant placide du Lhazar. Rien ne vient ternir le spectacle. Mon œil frise de plaisir ! Deux rameurs se mettent en action dans un style encore une fois bien propre à notre pays. Selon de mystérieuses règles de navigation, ils entraînent le radeau dans d'interminables tournolements, puis, sans jamais paraître perdre le contrôle de la situation, ils percutent un banc de sable et sautent à l'eau pour optimiser leurs chances de succès.

Ils tirent le radeau au sec, viennent à ma rencontre, et s'arrêtent à deux pas de moi. L'un d'eux défait les pans de tissu qu'il tenait enroulés autour de son visage. Caza-Ahzak. Il ne cache pas son bonheur d'être sorti victorieux de cette épreuve aquatique ! Je dois reconnaître que rares sont les Sahaméens à se mettre à l'eau.

— Cardanapak, fils de Caparak, les ravitailleurs ont la joie de t'annoncer le franc succès de leur mission ! La ligne de ravitaillement est établie !

— Caza-Ahzak, mes amis, je suis fier de vous ! Vous avez fait du bon travail ! Je vois d'ici les confins de Kar'Saham !

— Quand partons-nous, fils de Caparak ?

— Demain. À l'aube.

— Cardanapak, fils de Caparak, ne nous accorderais-tu pas quelque repos ?

— Non, Caza-Ahzak. Vous avez un retard de dix jours. Ce qui nous porte bien trop loin dans la saison. Et vous autres connaissez mieux que moi la violence des tempêtes de sable qui ravagent les déserts durant l'hiver !

— Elles sont déjà là, fils de Caparak.

Campa-Hallak a parlé. Sans gaspiller le moindre mot. Le regard perdu sur le fil de l'horizon. Comme toujours. Il essore sa tunique d'une poigne épaisse, nous imposant la force brutale de sa forte stature. Kar'Saham n'améliore en rien l'humeur de mon ravitailleur en chef. Je tente de réchauffer les cœurs.

— Bien ! Il est temps de rejoindre vos proches. L'impatience était palpable au camp ces derniers jours !

Je les invite à me suivre le long d'une rive plantée de raquettes épineuses jusqu'au discret couvert d'une oasis. Comment croire ces livres qui, bien avant que le désert gagne Mirand'Ar, décrivaient ici les terres les plus fertiles de Saham ?

Des cris de joie étouffés nous parviennent. Des hommes accourent.

— Campa ! Carkarak ! Caza-Ahzak !

— Camatchak !

— Ah ! Ah ! Ah ! On vous croyait morts !

Les embrassades vont bon train. La joie est teintée d'un soulagement non dissimulé. Qui sait combien d'expéditions se sont perdues dans le désert ? Les premières partaient pour les Terres Maudites sans jamais reparaître. Personne ne pouvait dire ce qui les attendait au-delà du Lhazar, jusqu'au jour où le premier ravitailleur est revenu. Campa-Hallak, la Montagne, l'homme au regard de plomb. Comment oublier cet instant ? Je revois ce corps immense courbé en deux, cassé par l'effort, s'effondrer à genoux dans un rûle de poussière. Il portait un homme épuisé, vidé de son eau, rescapé de l'expédition précédente.

Caza-Ahzak.

Ce dernier fit le conte d'un récit terrifiant, parlant de morts hurlant au clair de lune, d'armées de spectres assoiffés de douleur. Et de Campa-Hallak, cet homme aux nerfs de fonte, insensible à la folie. Cet homme qui seul au milieu de tous sut résister à la tourmente. Le fantôme des lieux ronge les esprits épuisés par de longues marches sous le soleil, mais pas le sien. Il creuse des brèches, déverse toujours plus d'horreur et de mort, mais lui jamais ne cède à la démence fatale instillée par Kar'Saham. Les Terres Maudites. Un lieu redouté même des Prêtres Noirs.

Nous approchons de la tente commune. J'écarte l'épaisse porte de toile et invite tout le monde à entrer sous les clameurs

des occupants. Les jeunes épouses sautent au cou de leurs hommes tandis que j'ironise.

— Les vents brûlants de Kar Saham ne sont rien en comparaison de l'impatience de vos femmes, messieurs !

— Raseur ! Et dire que ce soir encore tu as refusé que l'on te suive au fleuve pour attendre nos hommes !

Caza-Ahzak attrape la main de sa femme avec un sourire inquiet.

— Malha ! Nous ne sommes pas dans notre village de Tara Yama !

— Oh ! oui ! Ça, crois-moi, je le sais ! Cardanapak a dû nous le répéter à chacune de nous au moins dix fois ! Les femmes de Saham ne sortent jamais des maisons pour femmes, au risque de...

Je l'interromps sans même m'en rendre compte et achève sa phrase.

— ... finir lestées au fond d'un canal.

Malha me lance un regard noir.

— Tu vois, Caza, avec quel triste hère nous avons dû passer tout ce temps ?

— Eh bien moi, Malha, je suis heureux de voir le fils de Caparak aussi sensible à ses responsabilités ! Car je préfère encore te chatouiller le bout du nez plutôt que de draguer tous les fossés de Saham !

— Mais vous êtes infernaux ! Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre !

Je pense à voix haute.

— *Al Gahama* redonnera ses libertés de mœurs aux femmes de ce pays.

Malha se redresse vivement et me fait une bise sur le front.

— Je savais que tu n'étais pas un mauvais cœur, fils de Caparak ! Allez ! Mangeons ! Vous devez être morts de faim !

Des monceaux de victuailles recouvrent immédiatement les nattes de joncs. Nous prenons place sur d'épais tapis. Mille plats et saveurs nomades passent bientôt de mains en mains, faisant fi pour l'occasion de la dureté des temps. Le repas prend des élans festifs, et l'atmosphère est bientôt bercée de chants enjoués. Il serait malvenu de parler des préparatifs de l'expédition, ce soir. Et que dire de plus ? Chacun sait depuis des lunes ce qu'il doit faire.

Je me lève pour ne pas ternir la douce ambiance par ma triste mine. L'absence de mon aimée teinte encore de mélancolie ces instants de bonheur. Je pousse d'une main un pan de la tente et regarde le ciel étoilé. Es-tu là haut, mon amour ? Tu me manques. À jamais, je crois, tu me manques. Des pincements de cordes mélodieux s'élèvent doucement et accompagnent mes tristes pensées de leurs notes nostalgiques. Comment t'oublier ? Pourquoi t'oublier ? Je me retire sans bruit dans la nuit fraîche et rejoins ma tente. J'allume un briquet et cherche à tâtons la mèche imbibée de ma lampe à huile.

La lumière envahit l'intérieur feutré de ma tente. Mon matériel pour le grand voyage m'attend, disposé avec soin sur un tapis de sol. Deux sabres courbes et leurs fourreaux de bambou. Une écriture contenant des flacons d'encre de baie de Paraza et quelques calames<sup>1</sup> de bois. Des vélin vierges, finement roulés. De précieux instruments de navigation, pour Campa-Hallak, et une ceinture-médecine contenant suffisamment de poisons et remèdes pour faire pâlir d'envie un apothicaire de Carmak. Puis viennent les vivres indispensables pour rejoindre le premier point de ravitaillement. Voire le deuxième, en cas de coup dur. Sans oublier cette poche de pierres fines qui me sera utile une fois passé cette terrible barrière.

J'attrape mon sac en fibres de palme et commence à le remplir avec les objets du voyage, en fonction de leur forme et de leur poids. Pour ne pas souffrir d'un quelconque déséquilibre durant la marche. Ma cape de pluie et mes vêtements chauds dans le fond. Puis les effets personnels. Je glisse encore sur le côté des corделettes de cuir et des rouleaux de bandage, roule sur le dessus une corde en fibres d'écorce, et referme le sac en serrant ses sangles. Je le soupèse avec satisfaction : il ne devrait pas encombrer ma marche.

Je pose le tout près de mon arc en os, et apprécie une fois encore la qualité des flèches fabriquées par Catsassak. Je tire l'une d'elles de son carquois, caresse d'un doigt le fil d'acier de sa pointe, décompte ses barbelures, et glisse enfin le long de la hampe jusqu'à son empenne de plumes noires. Je la replace auprès des autres et m'allonge sur ma natte, calant sous ma nuque un coussin de pierre.

J'étouffe la flamme de la lampe et me laisse bercer un temps par les murmures du vent. Mais mon imagination déforme bientôt

---

1

Roseau dont se servaient les anciens pour écrire sur le papyrus ou le parchemin.

ces souffles en hurlements. Des torrents de boue et de sang ravagent des villages. Des loups écorchés vifs déboulent maintenant dans les rues de villes en flammes !

Je rouvre les yeux, angoissé par l'imminence de ce voyage.

Je me demande si nous trouverons encore sur notre route des restes des expéditions précédentes ?

— Assez !

Je me redresse sur un coude, tends mon bras, attrape la lampe, la rallume, ignorant ses crépitements mécontents, et tire à moi ma ceinture-médecine. Là, il y a dans cette fiole de verre de quoi faire dormir tout Carmak ! Du venin de Ksa-Ksa. Une inspiration devrait suffire à m'emmener jusqu'au matin. Je tords du nez, replace le bouchon sur la fiole, et range le tout avant de sombrer dans le sommeil.

## CHAPITRE 2

# REÏCHAK, UN PÈRE BLANC

La porte s'ouvre. Le mousse entre et me salue.

— Mon Père, le capitaine y m'envoie pour vous dire que nous entrons dans la baie d'Almenarc'h !

— Parfait. Excellente nouvelle.

— Et aussi que le temps est clément ! Et que... Euh... Ah ! Je ne sais plus trop pour l'autre chose que je venais pour vous dire !

— Eh bien laissez-moi, mon petit. Et dites au capitaine que je le rejoins sur le pont.

Le mousse fait un signe de tête et s'empresse de refermer la porte de ma cabine. Insouciant jeunesse. Ce garçon ne semble pas percevoir que ce navire convoie une délégation des plus officielles. Une très noble et très pieuse assemblée de Pères Blancs, à qui l'honneur incombe de statuer officiellement de la disparition d'Almenarc'h. Il ne semble pas comprendre, ce petit, que la confirmation de cette disparition serait de nature à rompre le bon ordre de notre monde. Une baie vide et abandonnée de toute âme ne rendrait ma tâche que plus urgente à mener. Répandre notre message sur Terre, apaiser son cœur et celui des Hommes.



Noble tâche. Noble assemblée. Noble mission. Je griffonne encore quelques notes sur mon carnet. Un journal qui, je l'espère, ira compléter les écrits de la nouvelle bibliothèque des Pères Blancs, à Rhodia. « Jour 86. Approchons enfin des sentinelles de pierre. Elles gardent toujours l'entrée du port d'Almenarc'h. Temps calme. Capitaine serein. Rien à signaler. » Je referme le carnet et le range dans le tiroir de mon secrétaire. Je vérifie que mes mains ne sont pas maculées de taches d'encre, me lève, passe ma cape de feutre blanc sur les épaules et pousse la porte de ma cabine. Allons voir sur le pont à quoi ressemblent les abords de ce port majestueux, en son absence.

L'air marin me fouette aussitôt le visage, m'envoyant une volée de sel jusque dans les bronches. Les voiles claquent au vent tandis qu'une drisse manque de m'envoyer par-dessus bord. Un peu vif, ce temps clément. La manœuvre engage le vaisseau au milieu d'une série de récifs tandis que le son lugubre d'une corne de brume se perd en échos dans un paysage taillé à coups de sabre. Personne ne répond à l'appel. Personne ne répondra plus à cet appel. L'Homme n'est plus le maître de ces lieux. L'Orgueilleux s'est joué ici des valeurs primordiales, et, pour le punir, la Nature a englouti sa vaniteuse fierté. Almenarc'h.

— Père Reïchak, notre voyage touche à sa fin.

Le capitaine. Il rompt l'harmonie de mes pensées. Je réponds, irrité.

— Mais non, Capitaine. Il ne fait que commencer.

— Écoutez, mon Père, comprenez que je donne là l'ordre de mouiller. Mes hommes n'iront pas plus loin. Vous m'entendez ?

— Encore à ruminer vos superstitions, Capitaine ?

— Père Reïchak, prenez bien fort le ton que vous voudrez, mais je ne risquerai pas le cuir d'un seul de mes fichus marins au-delà des Sentinelles ! Pas même celui d'un de ces chiens enrôlés à Rajaya !

— Capitaine, vous êtes tout de même d'une autre trempe que ces vulgaires pirates !

— Raillez haut ! Je vous en ficherais, moi, des trempes ! Louez donc vos belles lettres et hautes recommandations, car sans elles personne ne vous garderait de m'en aller vous faire voir ces phalanges de plus près !

— Capitaine...

— Ah ! Suffit ! Ne venez pas me piquer davantage les sangs !

— Ces lettres dont vous parliez ordonnent en votre endroit de...

— Suffit, vous dis-je ! Vous me soufflez la vérine<sup>2</sup> avec vos manières ! Allez vous-même faire nager une chaloupe par là si l'envie vous en prend, Père Reïchak, mais n'attendez rien de moi ! Vous m'entendez ? Rien ! Je refuse de devoir mater une mutinerie à mon bord pour la simple satisfaction de votre égo !

L'homme se met à marmonner.

— S'aventurer sur ces eaux ! Alors que personne n'en revient !

— La Terre reconnaît ses fils, Capitaine. Les impurs qui sont venus troubler ces lieux de paix n'ont fait que payer le prix de leur insatiable cupidité.

— Eh bien espérez qu'ils aient suffisamment payé, mon Père, pour le salut de votre passage !

Le capitaine serre un poing, hausse les épaules, et tourne les talons. Grande est la chance de cet homme qu'il nous soit trop précieux pour que nous nous passions de le convertir... de force.

Le navire s'immobilise peu à peu, et tangue sous l'assaut des vagues. Le silence règne à bord. Un silence que les équipages superstitieux réservent à tout endroit maudit. J'entends s'approcher les pas feutrés d'un frère de robe.

— Père Reïchak, la chaloupe est prête.

Je suis mon homme sur le plat-bord qui court en tête de muraille, enjambe des bouts rangés en paquets, et prends place parmi mes frères à bord du canot. Les matelots font jouer leurs manivelles et nous descendent le long du franc-bord dans d'ignobles grincements de cordes. Je ne suis pas fâché de m'éloigner de ces gueules tannées et d'aller respirer autre chose qu'un air vicié par la sueur rance !

La chaloupe heurte les premières crêtes de vague et se fait bientôt brasser par les ressacs. Les amarres coulent en tas à nos pieds, et les frères entreprennent de repousser la coque du navire de leurs avirons pour nous engager vers le rivage. Je me surprends à gratter nerveusement le dos de ma main. Un tic. Et si la cité était

---

2

Petite lampe tempête utilisée sur la passerelle pour la lecture des cartes marines.

toujours là ? Non. Nous dépassons maintenant les Sentinelles, et partout seule la roche répond à la roche. Rien ici n'indique plus la présence de l'Homme.

— Père Reïchak, notre mission paraît compromise.

— Père Mohan, respirez, sentez, écoutez la Terre. Ce que nous recherchons dépasse l'entendement des non-initiés, ne l'oubliez pas. Si nous devons trouver ici des artefacts de l'ancienne civilisation alménaréenne, Elle nous montrera la voie.

— Peut-être avez-vous raison, Père Reïchak.

— N'ayez aucun doute là-dessus, Père Mohan.

J'ai du mal à retrouver dans ce paysage le port opulent qui occupait jadis la place. Nous accostons. Je saute sur la rive et prélève une poche de ces graviers bénis par le courroux de la Terre. Les frères tirent la chaloupe hors de l'eau et la hissent sur leurs épaules. Nous en aurons besoin plus haut, sur le lac d'Almen.

Nous marchons désormais à travers une friche sans nom, grim pant par des voies détournées à travers d'anciennes terrasses. Je me souviens de ces lieux autrefois plantés d'arbres fruitiers. J'en ai la gorge serrée. Sans compter l'émotion qui me gagne de me voir à chaque pas me rapprocher un peu plus du berceau de notre Ordre.

— Oh... mes frères, nous y sommes !

Là, devant mes yeux, l'Almen, fleuve sacré, se jette d'un vol majestueux.

## CHAPITRE 3 CATAXAK, PUISSANT CARDA

Je plane au-dessus de flots mugissants. Triste et haïssable abomination. Toute cette eau salée, pouah ! Par l'éther, j'en ai mes corps subtils qui frissonnent d'horreur ! L'idée, même infime, d'un contact avec cette aqueuse substance me terrifie ! Aucune distance ne sera jamais suffisante entre moi et cette soupe immonde. Ah ! mais que le sourire me soit rendu ! Car j'arrive en un lieu qui mille et mille fois châtie ces ondes fuyantes ! Ici la Terre ouvre et fend les océans pour cracher son feu ! La roche file et siffle dans les

airs ! Les vagues explosent, effroyables, en volutes de vapeurs ! Les vomissures de lave se font asphyxier dans leurs dernières érubescences, pour se figer en monstres de pierre. Ici émergent des îlots perclus de coussins noirs. Là disparaissent ces mêmes terres, telles d'impures épures ravalées d'un souffle par la colère de notre Mère Créatrice.

Ainsi va le cours du temps dans le terrible archipel de Cauda Dragonis. La bête renâcle, fait le gros dos, se hérissé de griffes et de crocs, puis replonge dans les profondeurs. Mirifique, chaotique. Démoniaque. Les ténèbres étendent leurs pestilences sans personne pour les contrer. Surtout pas ces marchands de vide obsédés par les feux des dernières babioles de la Cité Engloutie ! Comment pourtant ignorer les mauvaises humeurs de ce ciel ? Comment ne pas voir en ces prémisses se lever la tempête qui nous balaiera tous jusqu'au dernier ? Cervelles stupides ! Ramasse-pièces ! Vous ne valez pas plus que les moutons que vous tondez ! Et l'on voudrait me voir pleurer des larmes d'empathie ? Mais cette molle humanité ne mérite que mépris !

Trêve de futilités. Je m'élève en hâte, poursuivi par la sombre cohorte de mes âmes en peine, une volée d'oiseaux criards plus noirs et bruyants que des corbeaux, et entame une course folle à travers les nuages. Égarer une de mes maudites dans ce dédale de ouate et de lumière ne m'aurait pas fâché. Mais je dois renoncer à ce délicat plaisir pour amorcer ma descente. J'approche. Je le sens. Je resserre mes cercles sur une colonne de poussière, et me laisse tomber sur un attelage de bœufs.

Les individus qui conduisent en silence ces bêtes ne montrent pas leurs visages. Ils ne montrent rien. Jamais. Et pour cause ! La route elle-même fuirait ces lieux de se savoir foulée par ces inhumaines créatures ! Mes Happeurs, mes fidèles !

Je transperce d'un trait la bâche de peaux qui couvre la carriole, et suspends mon vol à une palme d'un corps rapiécé. Je hume l'odeur éthérée de ses chairs en décomposition et inspecte ses coutures. Il reste bien quelques rectifications à apporter, comme l'ablation de ce membre en tout point inutile, mais ce visage, ô sublime délectation, cristallise toute la noirceur de mon âme ! Chacun de ses traits de cuir emmure mon sourire dans un rictus de haine et de rancœur. Je glisse sur les fentes sombres qui me tiennent lieu

de narines, et suspend la visite de ces ruines. Des yeux sans fond me fixent dans la mort. Magnétiques. Ils me sondent et m'invitent à plonger plus avant dans les profondeurs ténébreuses de mon être. Je m'en défais quand je remarque le long de mon crâne une couture fraîche et finement ourlée. Je lance mes palpés et caresse bientôt les sculptures molles de circonvolutions cérébrales. Mes Happeurs auraient-ils trouvé quelque donneur d'encéphale ? Ce qui veut dire que je vais pouvoir regagner les sphères physiques ! J'en virevolte de joie !

Quelle entreprise insolite que de descendre dans la matière glaciale de ce cadavre. Mes nouveaux poumons se soulèvent et s'affaissent dans l'anarchie la plus totale, expulsant leurs miasmes putrides. Je suffoque. Un bras imbécile frappe tour à tour le fond de carriole et ma triste figure. Ah ! douleur exquise ! Le cœur d'un bûcheron de Westpalie irradie ma poitrine en bondissant sous l'assaut de coups de bélier ! Je le sens battre, l'ignoble, et pomper avec force un fluide froid et visqueux. D'un souffle, je réveille maintenant les cellules endormies de mon ossature, chassant la moelle morte pour regarnir ces loges de vie. La Source Noire n'est pas tarie. Mon sang continuera à lever des légions de combattants !

Je concentre mes dernières attentions sur ce cerveau. Ah ! le bel organe que voilà ! Mon esprit repousse dans les marges les futilités surannées qui encombraient ses canaux, pour laisser briller l'intelligence nouvelle de ma pensée.

— *Où sont mes chairs d'antan ? Ce corps est une horreur !*

— *ÂME DE PEU D'ENVERGURE. PRIE POUR QUE JE NE ME LASSE PAS DE CONVERSER AVEC TOI ! JE SUIS ET RESTE TON MAÎTRE, LE CARDA NOIR, HAPPEUR SUPRÊME ! TU NE SERAIS PLUS RIEN SANS MOI !*

— *Mais je reste le porteur des souches et ferments de la Source Noire...*

— *SILENCE !*

J'écrase et confine mon âme première. Avec un corps pourvu de mille visages et un esprit peuplé de mille mémoires inutiles, il serait facile de perdre quelques pièces indispensables à l'achèvement de mon œuvre sur Terre.

Quelles forces restent en place ? Almenarc'h, ma promesse, convole avec mon Šhâ et les restes de ce dieu débile dans le cœur maudit de mon caillou. Aïnhor Eran règne de nouveau dans les

cieux, libéré de Saash, mais terriblement affaibli par la perte de son culmen<sup>3</sup> terrestre. Et moi, je suis fort. Très fort. Mais très seul aussi. Triste bilan pour qui devait devenir l'égal de Dieu. Voir une si belle intrigue gâchée par une femme ! Cette vilaine chose aux cheveux blancs ! Et si elle avait survécu au cataclysme ? Je dois savoir ! Et récupérer ma Ramsara.

— *Happeurs, sombres compagnons, arrêtez cette charrette à bœufs !*

Je ronronne de plaisir. Mes pensées semblent provenir des entrailles de la Terre. Le sol frémit, les bœufs s'arrêtent, et les pans déchirés de la bâche s'agitent pour s'ouvrir sur les visages grimaçants de deux Happeurs. Ils me fixent et me sondent de leurs yeux de porcelaine, dans un ignoble concert de bruits de succion. L'excitation du moment, manifestée par le va-et-vient frénétique de leurs langues bifides.

— *Maître, vous parlez...*

— *Je pense, Carak, je pense. Et mets ici un terme à mon errance. Où sont vos compagnons ?*

— *Maître, nous l'ignorons. Nous avons porté tous nos efforts à la survie de votre dépouille mortelle et nous avons perdu jusqu'au décompte de nos forces de ce côté-ci de la Barrière. Seule cette missive nous est parvenue. Deux de nos Prêtres sont morts en touchant le papier de son enveloppe.*

— *Ainsi périt celui qui manque d'esprit. Donnez-la-moi sur-le-champ.*

Une main crochue glisse entre deux pans de peau et me tend un pli que j'identifie immédiatement.

— *Qui vous la remet ?*

— *Elle était au milieu de la route, Maître.*

Mon informateur mystère. Mais comment m'a-t-il retrouvé ? Je tends un bras pourrissant et attrape le vélin noir signé de son sceau de cire dorée. Un trait vertical coiffant un triangle renversé. La peau de mes nouveaux doigts fume, mordue par les poisons, mais que peuvent ces artifices sur un corps déjà mort ? Je fais sauter le cachet et porte un regard éthéré sur les lignes de code.

« *Depuis qu'Al Charmak s'est emparé de la Pierre des rois, l'Ordre noir de Saham ne reconnaît plus votre autorité. L'absence de*

*Ramsara débride les ambitions. Le dernier des guerriers se proclame roi. Vos hordes se morcellent et s'entre-dévorent. Personne ne répondra plus à votre appel en ces terres.*

*Vous devrez trouver refuge au-delà des mers du nord, dans le Panshir. »*

Je crache entre mes coutures labiales en lisant la fin du message. Mon âme première en devient hystérique.

— *Je... Je reprendrai le contrôle de mes chairs ! Je soulèverai toutes nos âmes ! Je vicierai mes sangs ! Je...*

— ΣΥΦΙΤ, ΠΛΕΥΡΕ ! ΤΥ Η'ΕΠ ΦΕΡΑΣ ΡΙΕΠ ! ΠΟΥΣ Η'ΑΥΟΥΣ Δ'ΑΥΤΡΕ  
ΧΟΙΧ ΚΕ ΔΕ ΣΥΙΥΡΕ ΚΕΤΤΕ ΠΡΕΣΚΡΙΠΙΟΗ !

Mes disciples repassent leurs têtes délicieuses par la porte de peau.

— *Maître ? Auriez-vous besoin de nos bassesses ?*

— *Carak ! Brûlez-moi ce pli sans attendre ! Cartchaak, partez pour la Cité Engloutie ! Et récupérez-moi la Pierre des rois !*

— *Bien, Maître. Mais je ne suis pas certain de résister aux feux de Ramsara.*

— *Prenez avec vous votre suite de Prêtres Noirs et moissonnez à loisir sur votre route ! Cette Pierre ne se gave que du Šhå de Saham. Exécution !*

— *Bien, Maître.*

— *Et vous autres, forcez l'allure de ces bœufs ! Nous devons... embarquer avant la nouvelle lune.*

— *Em... Embarquer ?*

— *FOUETTEZ-MOI CES BŒUFS !*

## CHAPITRE 4

# ERKAN, L'ÂME DAMNÉE

Cauchemars.

Mes oreilles sifflent. Mon crâne brûle et résonne, ébranlé par des coups de butoirs.

Ignobles cauchemars.

Je ne sens pas mon corps. Je ne suis qu'un poids mort, incapable du moindre mouvement. Gelé. Seuls mes doigts se réchauffent,

lentement. Je les sens, gourds, piqués de mille dards, vibrer sous les assauts de la vie. Mes mains, mes bras, toute ma chair s'embrase maintenant et se déchire. Je tremble comme un dément et me cabre violemment en arrière, frappant ma couche comme pour chasser la douleur. Ma tête roule de gauche à droite, ma bouche s'ouvre comme pour lancer un hurlement, puis se résigne à rester silencieuse. Je ne respire pas. Sombre Terre ! Je ne respire pas ! Ma langue s'affole et m'écorche le palais, cherchant sans succès la salive qui la ramènerait à la vie, quand un réflexe du fond des âges me fait subitement inspirer à m'en faire éclater les poumons.

— Ha !

Je déglutis, dans un craquement de cartilages. Le sang me brûle les tempes et déferle dans mes veines desséchées. Pères ! Quel réveil ! J'ai l'impression de revenir de l'Autre-Monde !

Mais ? Ce retour à la vie ? L'Épreuve ! Victoire !

— *Maître ! Vieux Maître ! Votre bon disciple a réussi ! J'ai eu raison des pièges de la tour du Castel ! Me voici le nouveau Sage-Guerrier de l'eau ! Je suis victorieux ! Vous allez enfin pouvoir prendre ce repos que l'on vous refuse !*

Seul un sifflement strident me répond et me déchire l'oreille.

— *Telleran ? C'est moi, Erkan Del Arc'h, fils de Roch Del Arc'h et de Dame Siham, la belle Guérisseuse ! Votre disciple ! Maître ?*

Pourquoi ce silence ? Je ne perçois rien, pas même le fracas des chutes. Mais où suis-je ? M'aurait-on déplacé ? Aurais-je échoué ? Telleran m'avait prévenu que le réveil serait difficile, mais je ne m'attendais pas à ce genre de déconvenue !

Je me redresse sur les coudes. Les yeux clos. Mes paupières refusent de s'ouvrir. Je demeure ainsi, un instant, luttant contre un étourdissement. Et ces douleurs qui ne se lassent pas de planter leurs crocs dans chacun de mes os ! Le bruissement d'un vent étranger me parvient maintenant aux oreilles.

— *Telleran ?*

Je déporte mon poids sur le côté et approche une main de mes paupières. Une croûte épaisse les scelle, comme si j'avais sommeillé durant des lunes. Mes doigts s'activent et effritent cette gangue informe qui me prive de lumière, jusqu'à me blesser des vifs éclats du jour. Terre, depuis combien de temps n'ai-je pas vu le soleil ! Et je suis si sec ! Pas un pleur ne vient me soulager de cette souffrance !



Pourtant, malgré les poignées de sable qui me coulent des yeux, le voile se dissipe et me laisse distinguer quelques formes. Je ne suis définitivement pas sur la tour du Castel.

Je m'assieds, lentement. Le sang gronde et cogne contre mes tympan. Les dernières paroles de mon Maître me reviennent alors : « *Mon bon disciple, cette Épreuve-ci se fait fort grande de hauts mystères, tant qu'elle ne donne point à voir deux fois même figure et beau visage. Mais, chose certaine et mince certitude, ce voyage-ci par ses étranges transports perce sûr les pavois de l'inconscient.* » Eh bien, Maître, je ne l'aime pas ce voyage. Pas plus que cette robe de lin qui me drape comme un mort. Et ces ongles qui, d'avoir trop poussé, se courbent et se vrillent sur eux-mêmes. Mais que sont ces lignes ? Noires et sinueuses, elles s'enroulent autour de chacun de mes doigts, filent sur le dos de ma main et envahissent mes bras ! Et mon torse ! Je déchire précipitamment cette robe de lin... Plus un poil ne le couvre ! Il est complètement souillé par ces horribles tatouages ! Pire, mon crâne est nu ! Mes longs cheveux ! Disparus ! Je ne reconnais rien de ce corps ! Ce n'est pas le mien ! Qui suis-je ? Où suis-je ? Et qu'est-ce que cette bourse noire qui pend à mon cou ?

— *Maître !*

Mes sens me perdent et me noient dans de mauvaises illusions !

— *Maître !*

Pourquoi ne répond-il pas ? Pourquoi cet abandon ? Mon cœur bat à tout rompre. Je tremble et tremble davantage à mesure que je comprends n'avoir aucune prise sur ce qui m'entoure. Je suis assis sur un autel de pierre, dans la pénombre d'une cavité. Un vent que je ne connais pas souffle au-dehors. Je me laisse doucement glisser sur mes deux jambes, et m'avance autant que je me traîne pour découvrir, à travers mes premiers pleurs, la vallée verdoyante qui s'étire ici entre de hautes parois. Un lac dort paisiblement en contrebas. Mes jambes me lâchent brusquement. Je me rattrape à un pan de roche froide, serre mes poings, et rassemble mes forces. Étrange, je ne connais rien de ce lieu, et pourtant tout ici me semble familier. Mon vieux sage dirait que chaque situation, surtout lorsqu'elle se montre absurde, suit une logique qu'il sied de trouver.

Récapitulons calmement les événements. Je me souviens dans les moindres détails de ma plongée dans l'Ultime Épreuve.

Je suis monté au sommet de la tour du Castel, par un escalier à vis sombre et humide. Il faisait nuit noire au-dehors. Telleran me suivait, solennel. Une trappe lourdement bardée de fer s'est ouverte devant moi. Deux Sages m'ont invité à poser un pied profane sur un des lieux les plus sacrés de cette Terre. Une terrasse. Une simple terrasse aux dalles douces et polies par le temps, dominée par l'Unique, le premier Imputraï. Celui qui insuffle force et sagesse à quiconque pose ses yeux sur ses ramures millénaires. Je me suis laissé asseoir dans un creux de son tronc de pierre et, bercé par le fracas des chutes et la voix grave de mon Maître, j'ai fermé les yeux. Je suis descendu dans les profondeurs de mon être, en deçà des portes de mon inconscient, puis plus rien. Le vide. Le néant.

Je me frotte une nouvelle fois le visage. Il ne peut y avoir qu'un sens à tout cela. Mon Épreuve ne fait que commencer et ces lieux ne sont là que pour lui servir de décor. Voilà pourquoi Telleran ne peut me répondre. Il veille sur moi, depuis la tour du Castel, et attend que je prenne les bonnes décisions.

Un sentier part non loin d'ici. Il entaille la paroi pour rejoindre le lac, un peu plus bas. Je devine dans un creux de muraille la façade d'une forte bâtisse. Quelqu'un pourra sans doute me mettre sur la voie. Ou tout au moins me dire ce que je fais ici ! Je m'avance sur l'étroit passage, avec prudence. Mon corps, du moins celui qu'il sied à mes protecteurs de me donner en cette réalité, proteste de nouvelles douleurs. Je laisse une main courir sur la paroi pour me garder de ces déséquilibres qui viennent encore me surprendre. Je maugrée ces pas mal assurés de vieillard sénile ! Je maugrée ce vulgaire torrent qui me met en arrêt ! Moi ! D'ordinaire si vif et si agile ! Me voir craindre de poser mes pieds nus sur des roches glissantes, de peur de dérapier dans le vide par accès de faiblesse ! Je... Je chancelle et bats l'air de mes bras avant de me raccrocher à la paroi, griffant la pierre de mes ongles tors. L'eau court sur mes mains crispées. Elle court et m'emplit bientôt de chuchotements. Surgissant de toutes parts, les mémoires de tout être vivant ayant frôlé ces flots m'assaillent et m'envahissent. Chaque insecte, chaque animal ou végétal me livre de force le vestige de sa vie passée. Des mémoires qui me transportent jusqu'aux multiples sources de ces cascades folles, là-haut, dans les neiges éternelles des cimes de l'Ayala.

Je m'extirpe de ces ondes sauvages avec la grâce d'un chat mouillé et chasse les dernières gouttes bavardes. La mémoire de l'eau. Se peut-il qu'en ces état et réalité je puisse percer ces secrets de légende ? Non, mes initiateurs se plaisent sans doute à me signifier par là le caractère initiatique de l'Épreuve. Je repars, chance-lant, sans quitter des yeux le porche de la forte bâtisse.



La porte grince sur sa crapaudine de fer. Un courant d'air m'attire aussitôt à l'intérieur. J'entre. Point de vestibule. Seul un escalier droit aux formes simples et pures m'accueille et me fait face. J'avance, pétri de curiosité, quand un trait de feu me transperce le crâne. Je m'effondre sur mes deux genoux, terrassé par la douleur, et sombre dans l'inconscience.

## CHAPITRE 5

# SIHAM, LA BELLE AVEUGLE

Je m'allonge, le corps rongé par l'appétit féroce du poison. Mon cœur est lourd de tristesse. Se résoudre ainsi à mourir pour que d'autres vivent. Mon temps n'est plus. Les mots d'Awana ne souffrent d'aucune ambiguïté. Je fais l'effort de respirer encore un peu de cet air sifflant. Je n'ai vécu que pour toi, mon fils, alors il serait bien ridicule de ne pas être capable de te donner dignement ma mort.

Encore un effort.

— *Mon fils... D'après... D'après mes calculs... tu devrais croiser le fil de ma vie... précisément en cet instant... Là.*

» *Si... Si tu ressens la vie te quitter comme si tu étais moi, ta pauvre mère... c'est que j'aurai réussi à te transmettre mon étrange pouvoir. Mesure le courage qu'il me faut pour renoncer ainsi à la vie alors que tu es là, tout près, plongé dans ce sommeil qui tire à sa fin. Mais... Mais les étoiles ne tracent qu'un chemin parmi tous les*

*possibles qui soit seul le véritable destin, et j'ai dû me résoudre à l'emprunter, ce chemin... malgré l'offense que je fais à la vie. Note mes soupirs... Ce sont les derniers. Je vais mourir. De ma propre main. Afin que le plus horrible des dons, celui qui me trouble chaque jour un peu plus l'esprit, te serve et te guide. Puisse-tu apprendre à maîtriser cette pesante faculté de voyager sur les fils de la vie...*

*» Écoute... Écoute-moi encore... Le manuscrit... Lis-le... Il est le fruit de mes voyages nocturnes... Il est la fin d'Almenarc'h. Il... Il te permettra de connaître la... la vérité... Tu... comprendras, comme moi, que des forces qui nous dépassent ont tracé ta route...*

*» Erkan... Il t'est donné de te réveiller là où beaucoup resteront endormis... Ta conscience dépassera celle de tout homme... Mais le prix à payer est la souffrance... Et elle va commencer... Maintenant.*

*» Par ton réveil.*

*» Ne... Ne cède à personne la responsabilité de tes actes... Toi seul peux rétablir... l'Équilibre. S... Seul.*

*» Fais honneur à mon sacrifice... Sois fort... N'esquive rien.*

Ma poitrine s'affaisse, expulsant là mes dernières bribes de vie.

## CHAPITRE 6

# ERKAN, L'ÂME DAMNÉE

Je reviens à moi, la tête écrasée contre l'arête d'une marche. Je ne distingue plus le sol des murs, ma main cherche d'instinct à agripper quelque matière tangible.

— MÈRE !

Je me remets à l'endroit sans plus songer aux multiples douleurs qui se manifestent, lancinantes. Quelle effroyable vision !

— SIHAM ! MÈRE !

Je grimpe les escaliers, envoie violemment une porte claquer contre un mur, et émerge dans une pièce sombre et silencieuse. Un cabinet de travail. Mon accès de colère retombe aussitôt. Je ne fais que déranger la poussière, cet endroit n'a aucun rapport avec ma mère ! Je la devine même en cet instant confortablement installée dans notre demeure familiale, à Port-l'Île ! Mais comment ai-je pu me laisser abuser par cette vision absurde ? Moi, le disciple du

vieux Telleran ? Devenir le jouet de mes émotions les plus basses et perdre la main sur mes actes et pensées, en parfait novice ! Je devrais plutôt commencer par ouvrir ce lourd volet.

La lumière inonde la pièce. Un fauteuil de pierre à l'assise usée par des fonds de frocs borde la fenêtre. Devant ce siège, une table. Et sur celle-ci, posés en évidence, deux manuscrits. Mon regard se glace. Je tends une main hésitante, tourne la couverture de cuir, égrène quelques feuillets de vélin et laisse mes ongles tors grincer sur ces mots : « *Ne me pleure pas. Adieu.* »

— NON !

Je referme précipitamment le livre, en proie à une violente nausée. Mais qu'attendent-ils de moi ? Pourquoi transforment-ils mon Épreuve en cauchemar ? Je repousse la table, m'accroche aux épaisses tentures qui pendent ici devant un mur, et bouscule des piles de livres. Ils... Ils cherchent seulement à me déstabiliser en touchant l'être qui m'est le plus cher ! Je dois respirer ! De l'air ! De l'espace ! Mes doigts heurtent la poignée froide d'une porte. Je pèse sur le mécanisme et chancelle bientôt sur le parquet d'une grande salle voûtée. Une pièce à vivre au mobilier massif.

— Oh ? Quelqu'un ? Répondez-moi !

Personne. Comment pourrait-il en être autrement... je ne ressens pas la moindre présence ici ! Pourtant de la cire a récemment coulé de ces chandeliers. Je traverse la pièce en quête d'un indice, dépasse un mur hérissé d'une collection d'armes, et m'immobilise devant une nouvelle porte. Arrêté dans mon élan par l'odeur de la mort.

Je pousse le vantail d'un franc coup d'épaule, et... Non ! Cauchemar infini ! Je lutte pour ne pas défaillir ! Mes yeux glissent sur le corps qui repose ici, et reconnaissent en chaque trait de ce visage vicié ceux de ma mère.

— Non... NON !

J'explose de colère ! Une vague de chaleur me ravage le corps et souffle les murs de la pièce dans un terrible fracas. Je sens l'énergie du lieu affluer en moi et décupler ma rage.

— POURQUOI ? !

Les pierres fondent au contact de mon aura. Tuer ma mère ! Qui a osé ? Père ! Pourquoi as-tu laissé faire ça ? La bâtisse s'effondre autour de moi, la terre tremble, les gorges entrent en vibration. Un

son grave résonne dans la vallée et refroidit subitement mon ire. L'air se densifie. Mais quel est ce prodige ? Les pierres se jouent maintenant de la pesanteur et quittent le sol, une à une, redressant l'édifice dans un profond grondement. Maître ? Non, ce n'est pas la présence de mon maître que je ressens, mais celle d'un être puissant, ancien. Le gardien des lieux, furieux du saccage auquel je me livre en sa demeure. L'Épreuve ! Comment ai-je pu me laisser aller à la colère devant cette ridicule mise en scène ? Vieux Sages, votre défi est peu loyal, mais comptez sur moi pour le braver !

J'entrave mes émotions sous des monceaux de chaînes et me penche sur le visage desséché. L'illusion qui me fait face est saisissante, tout juste dénaturée par le feu de deux pierres fines logées dans ses orbites. Deux éclats verts d'une grande pureté, mais bien pâles devant le souvenir du premier regard que mes yeux ont croisé jadis en s'ouvrant à la vie. Oser me montrer ainsi la dépouille de celle qui m'a portée en son sein ! La peste soit cette fichue Épreuve et les émanations mentales de ce cercle de vieillards décadents ! À mon plus profond respect, vous opposez cette vision d'horreur ! Soit. Regardez-moi ravalé ce fiel qui s'écoule de mon cœur blessé. Regardez-moi affronter la souffrance. Voyez comment j'apaise mes sens, comment je souffle mes peurs et dessine dans les airs, en quelques gestes ancestraux, un appel aux énergies primordiales.

L'air se densifie sous le dur impact de ma volonté. Mes ongles se raccourcissent, mes mains se raffermissent. N'en déplaise aux maîtres des lieux, je ne peux me résoudre à laisser pourrir en cette réalité l'image d'un être aimé. Je fends le mur qui me fait face, écarte les pierres, et matérialise un à un les degrés d'un escalier. Voilà de quoi sortir décemment de cette pièce. Reste à soustraire délicatement cette dépouille des pesanteurs de la Terre, et à la pousser au-dehors, d'une impulsion mentale, avec cérémonie.

Je descends les marches, une à une, la gorge nouée. Par mon âme et celles de mes ancêtres, faites que ce tas de vêtements battus par le vent ne soit pas la source de ma vie ! Une boule d'angoisse refuse de quitter mon estomac. Oserais-je reconnaître que ces vieillards, par un coup vicieux, m'ont blessé ? Non. Je fais fi de ces tortures de l'esprit et stabilise la malheureuse à quelque distance du sol. Je vais l'accompagner vers cet autel qui m'a vu revenir à la vie.

Un Sage-Guerrier ne doit jamais se laisser aller à la colère.



Impossible. Calé dans le fauteuil de pierre, je découvre, lis et relis un récit des plus édifiants. Impossible. Ce manuscrit, rien de tout ceci ne peut être réel ! Je ne reconnais pas même les mots que l'on me prête ! Chacun de ces feuillets, jusqu'au plus insignifiant, renforce ma conviction de vivre ici même mon Ultime Épreuve. Là, voir Cataxak en Grand Veilleur, alors même qu'il ne parvient tout juste qu'à servir d'ombre au roi ? Et l'amnésie ? Je ne souffre d'aucun trouble de la mémoire ! Non, une fois les premières illusions percées, le mirage tout entier se dissipe. Cette Épreuve frôle l'absurde. Aïnhor Eran muselé comme un chien ! Almenarc'h tout entière engloutie dans une pierre ! Une pierre et des tatouages qui feraient de moi le roi de Saham ? Mais je ne connais rien de Saham !

Je serre les poings et, d'un geste sec, arrache cette bourse de velours qui pend à mon cou. Je défais le cordon et en fais rouler le contenu sur la table. Je pousse du doigt un morceau d'ivoire pourpre, le sonde et le sonde encore dans ses structures les plus intimes, sans trouver le moindre défaut. J'aurais pris cette chose étrange sur la carcasse d'un roi de Saham ? Jamais vu. Pas plus que ce bijou qui passe pour appartenir à une jeune serveuse avec laquelle j'aurais passé de tendres moments. Mais cette pierre, en revanche, je la reconnais. La Pierre des Secrets, relique parmi les reliques, que notre reine porte à son doigt. Je me relève, brusquement piqué d'impatience. Qui voudrait me faire croire que ce deuxième manuscrit est celui du dissident Baatraï ? Et ce bastion son bastion ? Et cette épée ! Je retourne en deux pas au milieu de cette collection d'armes aperçue plus tôt, et cherche du regard une rapière que je sais être là ! Une lame de Happeur, noire et argent, ramenée par Ulnhor en personne, un roi revenu d'entre les morts ? Qui serait mon grand-père ? Mais croyez-vous que je vais gober toutes ces fadaïses ? Comptez plutôt sur moi pour faire voler en éclats cet édifice fait de mensonges !

Je décroche la lame sahaméenne et fends l'air de quelques moulinets. Je sens son âme maléfique corrompre mes chairs au contact de sa garde. Cette pièce est remarquable d'authenticité.

— Vous voulez jouer ? C'est bien ça ? Vous voulez éprouver ma foi ? Eh bien regardez !

Je pose ma main à plat et, d'un geste, j'abats sur elle un violent coup d'épée. Un éclat vif-argent dévie aussitôt la lame et l'envoie se ficher dans la table. Je sens la terreur m'envahir et venir ébranler mes bases les plus profondes. J'essuie ma main devenue moite, et porte sans trembler deux nouveaux coups. Deux éclats achèvent de me terrasser. *L'Armure des Rois*.

— Amusez-vous de mes sens comme bon vous semble, mais je viendrai à bout de votre Épreuve ! Vous m'entendez ?

En proie à une rage folle, je retourne dans le cabinet de travail, arrache un morceau de l'épaisse tapisserie, et emmaillote solidement les deux manuscrits. Puis, à l'aide d'une lanière de cuir qui pend là inutilement à son clou, j'attache ce baluchon de fortune dans mon dos et quitte ces lieux chargés de fantômes d'un passé qui ne m'appartient pas. Il est grand temps de rentrer chez moi.



Je m'allonge sur un rocher, au bord du lac. Telleran, Maître, cette eau calme et limpide me trouble l'esprit. Cet endroit vibre de votre Šhâ et c'est en tout point ainsi que j'imaginerais votre retraite. L'Épreuve doit matérialiser mes peurs, ou donner corps à mes angoisses. Je plonge un bras dans l'eau. Elle reste silencieuse. Preuve en est qu'elle n'a rien à voir avec mon maître, cet intarissable bavard ! Ce décor va bien finir par se trahir. Je scrute le moindre rocher, cherchant en chacun d'eux un défaut ou un indice me prouvant que ce monde-ci n'est que mirage, mais en vain. Le plus infime détail brille d'un vernis de vérité. Ces perles de brume emprisonnées dans ces toiles d'araignées, cette fourmi qui déambule suivant un chemin perçu d'elle seule, le duvet de cette plume collé par la pluie, ou encore le poids et l'odeur de cette pierre que je soupèse. Tout ici ne semble que nature. Et pourtant, si je devais croire ces écrits, Almenarc'h ne se trouverait plus dans son lac ? Mais soit, mes éminences ! Je ne m'attendais pas que vous soyez capables de sortir de vos esprits vieillissants une ville entière et



ses habitants ! Il est déjà beau que vous soyez capables de répondre au défi que représente chacun de mes pas.

Je lève les yeux vers le ciel, en quête d'une issue. L'immense paroi qui me fait face devrait me permettre de gagner les Hauts Plateaux, et, de là, rallier Almenarc'h. Cette course me rappellera mes escapades avec le vieux Maleek, quand il m'emmenait ramasser des œufs de triptères. Maleek, ils ont même des pages pour toi dans mon Épreuve.

De cascades en chaos de blocs, je gagne l'extrémité est de la gorge. La fraîcheur du lieu fait suinter la pierre. Cet endroit n'a pas vu le soleil depuis le premier jour de la Création. Je pose mes mains sur le roc, chasse la tourmente de mes pensées, et passe en double vue. J'ignore si c'est là un vernis supplémentaire de cette Épreuve, mais mes Šhãmanies me paraissent plus fluides, comme si, malgré ma fatigue, j'avais en ma possession une plus grande maîtrise de mes sens occultes. La voie s'ouvre par cette lézarde et file droit vers une série de surplombs. J'agrippe une écaille de pierre et me hisse à la force de mes bras. Je progresse de failles en décrochements, prenant bientôt des allures d'araignée en quête de prises impossibles. Parfois même, sans que je le cherche, mes doigts pénètrent la roche pour rendre la voie plus praticable. Chaque instant qui passe fait un peu plus de moi un Sage-Guerrier.

J'enjambe un dernier parapet et m'affale sur le replat qui s'offre à moi. Les plateaux, enfin. Je reprends mon souffle durant un court instant, nourri par l'endroit. Je sens se dissiper mes fatigues dans les flux d'une vigueur nouvelle. Je me relève d'un bond avant de refréner mes ardeurs. Ma robe de lin vient de me tomber sur les pieds. Je ne peux pas continuer ma route ainsi vêtu de fripes molles, pas même en cette réalité !

— *Ainhor Eran, Esprit Père de la Terre, consens de me voir prélever en ces plateaux désolés de quoi garder des vents l'intimité de ma condition naturelle.*

J'inspire lentement, appelant à moi le Šhã rare et précieux de ces lieux, matérialise des pièces de cuir, une à une, que j'assemble en pantalon et paire de bottes. Je serre une ceinture ornée d'une plaque-boucle de bronze, matérialise une épaisse chemise, un surcot de laine et une longue cape de cuir pour me protéger de la bise. Le tout en noir, pour plus de discrétion. Ainsi vêtu, je reprends ma

route entre les crevasses sombres de lapiaz décharnés. Je lance mes pas vers le sud et commence à courir, sans réfléchir, comme ivre d'une liberté longtemps refusée. Les cimes enneigées du massif de l'Ayala glissent au rythme de mes foulées. L'Altama s'éloigne vers les levants tandis que devant moi, au-delà de ces fronts de falaise, l'immense Libéryan déroule ses vagues vers d'infinis lointains. Je me gorge d'air pur. Je suis fort. Almenarc'h m'attend.

Les nuages bas envahissent le plateau et m'enveloppent, froids et humides. J'allonge encore mes foulées, adoptant la marche-course des Sages-Guerriers, martelant le sol d'un rythme implacable, l'œil rivé sur l'horizon. Mes pieds volent et se posent là où le dicte ma volonté. Je ne suis plus un homme. Je suis un Sage-Guerrier. L'ombre et la lumière du Tout-Puissant sur Terre. J'arrache au plateau quelques bribes de Šhã sauvage et alimente mon effort. Je me concentre... La Cité-Lumière se tient au sud-ouest de ma position. Je dois dévier sensiblement vers l'ouest pour gagner la côte, non loin de la Volée.



Le ressac des vagues venant se briser contre le pied des falaises me sort de ma transe. Je ralentis.

La Volée.

Elle sème dans l'océan ses pointes de pierre, montrant à tous, dans les vestiges de ces ruines naturelles, l'ampleur perdue du plateau ancestral. Les oiseaux de mer trouvent en ces éperons de multiples refuges où abriter leurs couvées. J'observe un temps leurs voltiges, savourant leurs jeux et défis du plus lourd que l'air.

Je présente mes joues au vent chargé d'embruns. Pourquoi devrais-je résister plus longtemps à m'offrir ce plaisir ? Je m'assieds au bord de la falaise et repère un triptère au vol vigoureux. Un mâle dans la pleine force de l'âge. Il s'élève à grands coups d'ailes au-dessus de la mer, reprenant de l'altitude pour son prochain plongeon. Je me concentre, glisse hors de mon corps, capture chacun de ses mouvements, le caresse, l'enveloppe et plonge en lui. Je ressens immédiatement les battements rapides de son cœur. L'air siffle entre ses plumes. Le vent menace de rabattre cet

instant de poésie contre une falaise, mais l'oiseau ne se laisse pas surprendre. Il connaît chaque courant pour les avoir mille fois esquivés, et monte dans le ciel afin de rejoindre ses semblables dans un ballet aérien. La danse éternelle des triptères. L'oiseau se hisse au-dessus de l'éperon, stabilise son envol, scrute la surface déchaînée de l'océan, loin en contrebas, et vire subitement de bord. Sans prévenir. Ramassant ses ailes tout contre lui. La gravité prend peu à peu tout son sens, rappelant sa loi tandis que le corps fuselé de l'oiseau gagne en vitesse. Il tombe comme une pierre depuis une hauteur initiale de près de trois mille pas. La mer approche dangereusement. Il se concentre, décroche quelques plumes de son aile droite pour corriger sa trajectoire, ses yeux se couvrent de leur membrane protectrice, et il transperce la dure surface de l'eau. Ainsi que la surface plus dure encore d'un poisson-pierre. La proie, affolée par cette soudaine intrusion, se met à frétiller avec énergie. Mais en vain. Le triptère brasse déjà puissamment ses pattes palmées pour remonter à l'air libre. Avec sa prise. L'oiseau flotte sur quelques vagues turbulentes, attendant celle qui l'aidera à prendre son envol.

Je quitte là mon hôte, qui rejoint sa nichée dans un creux de roche, et regagne mon corps. Voler ces quelques instants de sensations animales est mon plaisir favori. J'ouvre les yeux sur le spectacle imprenable de ce carrousel aux reflets d'argent et me relève, un sourire béat me barrant le visage. Ils ne m'ont pas pris ça !

La Pointe Couchée n'est plus qu'à trente mille pas, et, avec elle, le port fabuleux de la cité d'Almenarc'h. Je repars dans ma marche-course sans plus émettre la moindre pensée. Mais j'attrape bientôt ma tête à deux mains, vacillant sous la douleur d'un nouveau trait de feu, et perds connaissance avant même de toucher le sol.

## CHAPITRE 7

# CARDANAPAK, L'HOMME DU SUD

J'expulse l'air de mes poumons en déroulant un bras, puis l'autre. Mes doigts se déplient et se tendent jusqu'aux limites de mon corps. L'astre du jour se lève. Je maintiens ma position, bloque